

DOSTOÏEVSKY ET ANDRÉ GIDE

Nouvelles littéraires 3 Mai 24.

Dans le *Dostoïevsky* d'André Gide, ce petit livre d'exploration psychologique où l'auteur des *Nourritures terrestres* a descendu la lampe très bas, dans le puits profond de l'âme, il est un point cependant où sa pénétration coutumière me semble en défaut. Et ce point est essentiel pour l'intelligence de Dostoïevsky, et peut-être du peuple russe tout entier. Il s'agit de cet extraordinaire penchant des principaux personnages de Dostoïevsky à confesser leurs fautes, à s'abaisser, à se rouler dans la honte, même et surtout en présence de leurs ennemis.

André Gide nomme ce penchant l'humilité. Cette humilité russe s'opposerait, seule, à la notion de l'honneur occidental, et se rapprocherait du sentiment chrétien et de l'Évangile. Un latin en effet, féru de son « point d'honneur » s'étonne d'un tel manque de vergogne, et le traite de lâcheté. Mais sa surprise est bien plus grande encore lorsque le héros qui s'est fait humble tout à l'heure, rachète tout à son abaissement momentané par un sursaut d'orgueil et d'insolence. Comment expliquer cette contradiction, au moins apparente, si particulière aux personnages de Dostoïevsky ? Gide veut y voir la succession de deux états contraires ; l'humilité ou le renoncement à l'orgueil, et l'humiliation, qui fouette et ravive l'orgueil. Oserais-je dire que je comprends mal cette opposition qui me semble factice ?

Reprenons le récit saisissant de la confession à Tourgueniev, que Gide dit tenir d'un familier de Dostoïevsky. Vrai ou non, ce récit respire l'atmosphère des plus puissantes pages des *Possédés*, des *Karamazov* ou de *l'Idiot* et il peut donc servir d'exemple dans cette discussion.

Dostoïevsky gardait, paraît-il, le remords de certains faits troubles de sa vie, sur lesquels la lumière n'est pas faite. Ces faits auraient inspiré un chapitre des *Possédés* resté longtemps inédit, même en (1), chapitre terriblement sombre sur une petite fille souillée, de honte, se pendre dans un grenier, et l'auteur du forfait consent largement à ce suicide...

Quelle que fût sa faute réelle, Dostoïevsky aurait résolu de se confesser non pas seulement à un prêtre, mais, afin que ce plus pénible, à un homme, au riche et vire écrivain Tourgueniev. Dostoïevsky va le voir, lui raconte la chose d'un trait. Tourgueniev immobile, l'écoute et ne dit mot.

L'étrange pénitent reprend : « M. Tourgueniev, il faut que je vous dise, je me méprise profondément. »

Nouveau silence de Tourgueniev. Alors Dostoïevsky n'y tient plus, et, pris d'une subite rage :

« Mais je vous méprise encore davantage... »

Et il sort en claquant la porte. C'est ici qu'André Gide pour expliquer ce qu'il croit un brusque retournement, fait intervenir sa distinction entre l'humilité « qui comporte une sorte de soumission volontaire », qui est « librement acceptée », et qui élève l'âme, et l'humiliation « ce sentiment opposé », qui froisse le cœur prêt à s'ouvrir, « l'avilit, le courbe, le déforme, le sèche, l'irrite, le flétrit. »

Mais ne sentez-vous pas au contraire, dans ce récit, le déroulement d'une force intérieure unique, qui se développe logiquement, et dans le même sens ? N'est-ce

pas le même démon secret qui pousse le héros de ce récit à s'aller accuser devant un rival d'une faute monstrueuse, et à s'irriter de ne recueillir que du mépris ?

Notez que Dostoïevsky va chez Tourgueniev, il ne va pas chez un homme quelconque, il choisit un écrivain universellement renommé, qu'il n'aime pas, avec qui il a eu des démêlés, qu'il redoute à la fois et méprise un peu. Ce qu'il attend de cette confession insolite, c'est une jouissance d'orgueil ; il va confondre ce Tourgueniev, l'obliger à admirer malgré lui son ému. S'avouer ainsi coupable d'un crime infâme et sans raison, et devant son adversaire, ce ne peut être là que le fait d'une âme extraordinaire... L'aveu gratuit d'une faute immense est un acte qui sort de l'humanité commune, qui est sans mesure avec la vie d'un petit bourgeois rangé, d'un écrivain proba et soucieux de sa réputation... C'est une leçon magnifique, en même temps qu'un rachat glorieux du péché commis.

Et Tourgueniev ne comprend pas ! Au lieu d'embrasser avec effusion ce héros de l'humilité, au lieu de verser avec lui des larmes d'attendrissement, il le regarde comme un pauvre hère un peu répugnant, un peu fou. Quel pleutre !

Notez encore ceci : dans un état d'humilité véritable, évangélique, le repentant est accepté, goûté même comme un supplément d'expiation, cette humilité nouvelle que lui inflige l'impassibilité inattendue de Tourgueniev. Au contraire, n'est-ce pas une fausse humilité, celle qui appelle l'applaudissement de l'adversaire, et s'exaspère de ne pas l'émouvoir ? N'est-ce pas le masque d'un orgueil demeuré ?

Dostoïevsky lui-même ne s'y trompe pas. Dans *l'Adolescent*, on lit ces lignes aiguës : « Dès ma première enfance, lorsqu'on m'humiliait à vif, il me naissait aussitôt un désir incoercible de me vautrer orgueilleusement dans ma déchéance, et d'aller au-devant des désirs de l'offenseur. Ah ! vous m'avez humilié ! Eh bien ! je vais m'humilier plus encore ! Regardez ! Admirez ! »

Ces étres maladroits et subtils, merveilleusement entraînés à l'orgueil, connaissent toutes les ressources de l'humilité pour dominer un adversaire. On triomphe à coup sûr de celui qui vous humilie en s'humiliant plus encore, en obligeant son offenseur à reconnaître votre grandeur d'âme. C'est une manière de reprendre l'avantage, en enlevant son arme à l'ennemi, et en la retournant plus sévèrement contre soi-même. Ainsi l'humilié devient le maître, il mène le jeu, et l'offenseur n'est plus qu'un faible, un vaincu. L'humilié a fait le renversement des rôles...

Rappelez-vous encore *l'Éternel mari*, cet époux trompé qui apprend sa honte après la mort de sa femme, et rumine durant de longues années sa vengeance contre les anciens amis qui l'ont déshonoré. Comment se conduit-il envers celui à qui dia-

(1) Publié aujourd'hui en français sous le titre : *La confession de Stavrogutine*.

boliquement, il vient d'arracher l'aveu de sa faute ? Il le supplie de boire avec lui, il lui baise les mains et il l'embrasse. Ce baiser n'est pas un pardon, loin de là ; ce n'est pas un acte de charité évangélique ; c'est une revanche satanique d'orgueil.

Ou bien ce trait (mais il faudrait citer tout Dostoïevsky) du duel entre Stavrogutine et Gaganoff, dans les *Possédés*. Stavrogutine a tiré en l'air, à trois reprises, pour épargner son adversaire ; mais celui-ci, cruellement offensé par cette magnanimité, vocifère : « Je méprise sa clémence... Je crache dessus... » Et il le vise à la tête... Le coup s'égaré... Et Stavrogutine demande alors à l'un des témoins : « Pour ne pas l'offenser, comment devais-je faire ? — Vous deviez le tuer. » répond l'autre sans hésiter.

Songez encore à ces étranges « scènes d'amour » de Dostoïevsky, qui, ne sont jamais que le subtil tournoi de deux orgueils, à la phrase de Lisa à Stavrogutine : « Au moins l'amour-propre est sauve... »

Orgueil, humilité... Je n'ignore pas que, dès qu'on considère en face les réalités intérieures, ou les nuances du sentiment, les mots nous fuient, les mots nous trompent. Ils ne sont que des passerelles fragiles jetées sur les abîmes de l'âme ; ils les franchissent, ils n'en épousent pas les contours. N'est-ce pas un vertige d'amour-propre que certains êtres puisent dans leur déchéance sociale ? Un homme public, honni par une foule en délire, un anarchiste lapidé pour ses blasphèmes, ne sont-ils pas ivres souvent d'une fierté insensée ?

Il n'en reste pas moins que tous ou presque tous les sentiments chez Dostoïevsky se ramènent à l'orgueil. Et Gide en conviendrait à peu près, qui dit de ses personnages « qu'ils sont tous taillés dans la même étoffe, et que l'orgueil et l'humilité restent les secrets ressorts de leurs actes ». Encore serait-il juste de ne pas confondre cette feinte humilité qui n'est chez certains faibles, qu'une savante démarche de l'orgueil, avec l'humilité véritable, évangélique, total renoncement à soi. Je ne sais pas s'il existe un seul personnage humble, résigné, doux, selon l'esprit de l'Évangile, dans toute l'œuvre de Dostoïevsky, mis à part, peut-être, l'admirable *Staretz Zosime*, des *Frères Karamazov*. On n'y rencontre guère que des orgueilleux forts, ou des orgueilleux faibles, avec des armes différentes et des moyens de domination appropriés.

Et c'est là la limite de cette œuvre, si prodigieuse par ailleurs. Elle n'a ni l'ampleur psychologique, ni l'universalité de celle d'un Balzac par exemple. On n'y rencontre point de ces êtres harmonieux, vraiment grands, en qui le cœur, l'esprit et la volonté se pénètrent et s'équilibrent ; même les frissons de pure tendresse humaine y sont encore rares. Cette œuvre ignore la notion occidentale de l'héroïsme, et aussi bien celle de l'amour. Ces drames aigus, hallucinants, sont toujours des tragédies de l'orgueil.

Alfred de TARDE.